

isabelle stengers

PERPLEXITÉ

STS, il y a quelques années, en France, c'était un réseau un peu flou: des gens qui se reconnaissaient à certaines questions, certaines lectures, certains scepticismes, certaines ironies – et quelques points de repères bienvenus, notamment une revue, **Pandore**, qu'on lisait d'un bout à l'autre même si l'on trouvait toujours un bon prétexte pour ne pas écrire « cette fois-ci », ou bien tel ou tel groupe de recherche, un peu plus stable. C'était, il faut le reconnaître, un groupe élitiste. Non pas à cause du prestige des charges et des fonctions, loin de là, mais parce qu'il fonctionnait sur la conviction que la plupart des discours sur la science et la technique sont piégés, sur l'idée que les points fixes auxquels on croirait pouvoir s'appuyer pour les critiquer ou les renouveler le sont tout autant, sur la perspective d'un long travail où il faudrait être plusieurs justement dans la mesure où on ne pourrait se fier à personne et surtout pas à soi. Un groupe élitiste parce qu'il se reconnaissait aux questions « anormales », aux points de vue inquiétants, aux controverses mordantes.

Aujourd'hui, tout va vite, très vite, le terrain s'est peuplé et un travail « sérieux » est demandé, encouragé, subsidié. Les chercheurs « installés », ceux qui, seuls, peuvent trouver bénéfique aux subventions du CNRS, se voient annoncer que, historiens, sociologues, théologiens, épistémologues, philosophes et autres, ils faisaient du STS sans le savoir, et seront désormais aidés comme tels. **Pandore**, sans doute, sera balayé, trop « sectaire » pour être le forum désormais nécessaire, et remplacé par un journal plus « présentable », où sera accueillie avec plus de respect la diversité des « sensibilités » STS.

Perplexité. STS s'est donc « ouvert » de par la grâce du CNRS. Finie la complicité a priori entre ceux qui partageaient le même type de refus mais s'entre-critiquaient impitoyablement quant aux moyens, aux instruments, aux solutions. Et un nouveau

danger, un risque à éviter. L'élitisme se porte bien lorsqu'il s'agit de réseaux flous, plus ou moins auto-constitués, sans moyen ni prestige. Il traduit simplement le fait que l'on ne peut s'agréger à un tel réseau que par un chemin personnel, plus ou moins hors des normes, et que l'on reconnaît chez les autres des chemins de ce type. Mais STS, désormais, est une pratique « normale », et, face aux nouveaux arrivants, la vieille complicité risque de devenir mépris, intolérance, sectarisme, ou du moins d'être vécue comme tels par ceux qui s'en sentiraient exclus. Problème au demeurant classique, à ceci près que nous ne pouvons même pas nous dire que nous sommes dépassés et débordés par ce que nous aurions contribué à produire. Nous n'avons pas eu le temps de produire grand chose, et la vague montante du STS ne nous doit rien, elle vient d'ailleurs.

Peut-être, au fond, est-ce aussi bien. Dans d'autres pays, notamment anglo-saxons, STS avait une spécificité, une stabilité propres. La sociologie, l'histoire et la philosophie des sciences existaient déjà avec une puissance qu'elles n'ont pas en France. Elles fournissaient un matériel utilisable, ou critiquable, un point d'appui, une possibilité de définition concrète, par complémentarité ou opposition. Ici, c'est vrai, tout est à faire. Grâce au CNRS, pourra-t-on trouver un jour ailleurs qu'en Amérique ou en Angleterre une étude un peu complète sur d'Alembert, sur la controverse à propos de la « banqueroute de la science » qui fit rage en France au tournant de ce siècle, sur le mouvement politico-scientifique qui s'organisa autour de Jean Perrin entre les deux guerres, sur les institutions napoléoniennes de la science, sur l'Encyclopédie ou sur l'Académie des Sciences au 17ème et 18ème siècles ? Comment regretter le confort d'un petit groupe alors que tant de travail est à faire pour que l'histoire intellectuelle et sociale des sciences et des techniques se développe en France ? Mais y contribueront-ils, ces chercheurs « en place », à qui manquent seulement des frais de mission, de vacation, de documentation ? Un ami physicien, qui, autrefois, signalait au CNRS l'existence d'un fond de recherche important en matière de sociologie des sciences à son exploitation, s'entendit répondre qu'« il n'y avait pas de sociologue des sciences au CNRS ». Ces programmes alléchants ne seront-ils qu'une emplâtre sur une jambe de bois, ou sur une absence de jambe, ou bien constitueront-ils l'amorce du développement du milieu concret de chercheurs dont nous avons besoin ? On verra bien. En tout état de cause, l'expérience sera riche d'enseignements (STS). En cette époque de grande compétition, il faut cependant craindre qu'une injection « neutre » d'argent, loin de produire la structuration d'un milieu, l'atomise par une concurrence jouant sur des critères largement implicites. Pour ces critiques, STS apparaissait déjà comme lieu spéculatif. Il est en risque, aujourd'hui, de devenir un lieu de spéculation.

*Isabelle Stengers est l'auteur avec I. Prigogine de **La Nouvelle Alliance**. Elle vient de soutenir une thèse sur « Etat et processus ».*